

- EVACUATION des KOMMANDOS -

Récit de Victor BOULEROT - né le 29 Décembre 1.922

je engagé volontaire pour la durée de la guerre,
rejoint le maquis lors de l'envahissement de la zone libre par
les Allemands, dans la région de MACON-CLUNY (S-&-L.) sous les
ordre de Charles PERRIN, alias VAUBAN, Commandant F.T.P.F. inter-
région Rhône-Alpes.

gravement blessé ^{au} en combat contre des forces ennemies (milice et
gendarmerie) le 28 Août 1.943 au lieudit "Le Mont" commune de
VERZE (S-&-L.).

incarcération après torture et sans aucun soin à la prison de MACON
puis à Saint-Paul - LYON - et à la Centrale d'Eysses à VILLENEUVE-
sur-LOT (Lot-&-Garonne - Matricule 3.313 -
DACHAU matricule 73.144

libéré par les Américains Abba de (Barris) le
30 avril 1945

- EVACUATION des KOMMANDOS -

La grande Allemagne rétrécit comme une peau de chagrin. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants évacuent les camps situés hors des frontières de l'Allemagne nazie. Des trains entiers venant de l'est sont bourrés de cadavres. C'est la débâcle, la fuite devant l'avance soviétique.

Dans notre petit camp de LANDSBERG, dont la plupart des prisonniers viennent de la Centrale d'Eysses, l'ordre a été donné au commandant S.S de ne plus envoyer les "Hafflings" au travail et de rallier DACHAU au plus vite.

Les alertes succèdent aux alertes; jours et nuits le grondement des avions dans le ciel. Les bombardements sont terribles. Hier, un avion de chasse est passé à haute altitude au-dessus du camp d'aviation où nous travaillons; il a tracé un cercle puis a disparu. Nous savons, et les Allemands aussi, ce que cela signifie. Un grondement plus fort que les autres à l'horizon. Des petites croix et des points noirs dans le ciel. Nos gardiens hurlent d'évacuer les lieux. Pas besoin de nous répéter l'ordre; nous lachons les pelles, les pioches, et bondissons rapidement hors de la piste que nous sommes en train d'agrandir pour que les premiers avions à réaction puissent décoller. Nous nous jetons à plat ventre dans les fossés, partout où nous croyons être à l'abri. Avec mon ami René nous sommes en lisière de la piste, au pied d'un arbre; le terrain est légèrement en devers. Il semble que des dizaines de locomotives nous arrivent dessus. Nous sommes soulevés de terre, roulés, projetés par la première vague de bombardiers. Une autre revient sens inverse; le cauchemard dure quelques minutes; pour nous le temps est long, très long.

L'alerte est terminée; je me retrouve à une quinzaine de mètres du lieu où nous étions; meurtri, claquant des dents, plein de terre mais vivant, ainsi que mon ami.

Bilan de ce raid : 28 morts d'un autre commando, abrité dans une carrière.

Maintenant c'est le rassemblement, l'évacuation; nous allons prendre la route en colonnes par cinq. Une petite charette "Type bavarois" sera tirée par deux détenus; dedans quelques boules de pain et des plaques de margarine pour la nourriture sur le parcours.

Deux jours avant nous avions reçu chacun un colis de la Croix-Rouge; mais ils avaient auparavant été ouverts par les S.S; il ne restait que quelques biscuits et des cigarettes; avec deux paquets, j'ai réussi à acheter à un Polonais une paire de souliers; volés où ils sont un peu grands, mais avec des chaussettes russes c'est bien mieux que les claquettes.

Nous partons de nuit à cause des avions et nous marchons, nous marchons Pour ceux qui s'effondrent, un claquement sec nous annonce qu'une vie est terminée. Le lendemain matin à la pointe du jour, nous nous retrouvons à la case départ. Toute la nuit nos anges gardiens nous ont fait tourner en rond. La marche continue; nous titubons; la faim nous ronge les entrailles.

Nous croisons des colonnes de détenus hommes ou femmes, qui, comme nous, marchent et cherchent un camp.

Nous apprenons que DACHAU est plein et refuse du monde (environ 70.000 personnes). Nous allons enfin trouver refuge au camp de juifs de KAUFERING; je suis mort de fatigue; les baraques sont enterrées dans le sol; il n'y a que deux pans du toit qui dépassent. A l'intérieur, des bas-flancs en bois; je m'allonge sur l'un d'eux et je dors. Au réveil je constate que j'ai toujours mes chaussures aux pieds; c'est merveilleux ! Un ami arrive, me secoue; viens me donner un coup de main, je viens de retrouver un copain de mon pays; il m'explique, mais moi je regarde mes godasses; je suis crevé et j'ai faim. Dehors, distribution d'un morceau de pain et un peu de margarine. Une bagarre éclate, rapide. Un mort parmi les assaillants. Toujours la même chose pour la nourriture, qui pourtant est très maigre. Pour nous, c'est une question de vie ou de mort.

La marche reprend; nous nous traînons; la dysenterie fait des ravages; pas de trainards derrière nous.

Quelqu'un me tire en arrière; je me secoue pour me dégager; pas question de remorquage; c'est la lutte pour la vie. Après ma veste, c'est mon pantalon que l'on agrippe; je me retourne et mes yeux tombent sur une petite tête, la boule à zéro comme nous; un enfant. Qu'est-ce qu'il fiche dans nos rangs et pourquoi il s'accroche à moi et pas à un autre ? Mes réflexes ne sont pas rapides; je suis complètement abruti; d'où vient ce gamin ? qu'est-ce que je vais en faire ? il n'y a pas de femmes avec nous. Il ne parle pas Français, mais me fait comprendre avec ses minuscules doigts qu'il a sept ans et qu'il s'appelle Yannic. Il ne lâche pas ma main; ses jambes sont grosses comme des crayons mais il marche comme un brave. Il me reste un bisquit que j'avais conservé précieusement; je lui donne; il mange et me regarde avec deux yeux ronds. Je n'aime pas cela; je ne veux pas m'attendrir avec un môme; j'ai déjà perdu tellement de copains qu'il est préférable de ne pas y penser.

Les kilomètres succèdent aux kilomètres. Des avions anglais nous survolent en rase motte, montent en chandelle, virent, puis reviennent à nouveau. Est-ce qu'ils nous voient ? nous sommes en rayés, mais les routes sont pleines de détenus comme nous. Au passage, les ailes de l'avion se balancent; nous faisons signe de la main. Heureusement qu'ils n'ont pas tiré car il y aurait eu un carnage !

Le canon gronde jour et nuit; des fusées éclairantes nous illuminent et je traîne toujours le petit Yannic qui ne se plaint pas mais me serre la main.

Enfin nous arrivons à ALLACH. Le comité de réception est là. Les S.S, les kapos, hurlent : Français à droite, juifs à gauche. Brusquement l'enfant me quitte; je l'appelle mais il court vers la colonne de gauche.

Nous entendons des crépitements de mitrailleuse; des morts par petits tas un peu partout. Les S.S n'ont pas abdiqué; ils sont toujours dans les miradors autour de nous.

Le dénouement approche, mais la guerre est toujours là. Distribution de soupe; le brouet est très clair. On nous attribue une baraque pour dormir, mais le canon est tellement fort qu'il fait trembler les châlits; la nuit est emplie d'éclairs et de détonations. Au jour, on distribue un peu d'ersatz d'orge avec de l'eau.

Les tirs d'artillerie redoublent d'intensité; quelques obus tombent dans le camp et font des victimes; tout tremble autour de nous.

Un cri : les Américains ! la joie n'est pas à son comble; des voix disent : c'est pas trop tôt ! Nous apercevons les éclaireurs; ce sont des noirs; ils nous regardent avec étonnement; continuent leur marche autour du camp. D'autres soldats arrivent, occupent les miradores à la place des S.S mais ne pénètrent pas dans le camp. Les noirs voyant les morts depuis l'extérieur sont horrifiés et manipulent leur gris-gris.

Enfin arrivent les gradés. Une délégation de détenus prend contact avec eux.

Nous sommes libérés, mais gardés exactement comme par les S.S. Interdiction de sortir; les mitrailleuses sont à nouveau braquées sur nous. Rien de changé ! Il y a parait-il le typhus dans le camp; mais nous avons faim. J'ai essayé de sortir du camp, mais j'ai été mis en joue par un Américain; d'autres seront tués ou blessés par balles. Est-ce que la comédie va continuer ? eh bien oui, ça continue ! A l'extérieur du camp il y a des caméras; des cinéastes de l'armée; de l'autre des "rayés" qui, comme moi, ont faim. Nous nous observons; personne n'acclame nos libérateurs. Et puis soudain, une pluie de chocolat, de chewingum; des cigarettes sont lancées en l'air. Des bras, des casquettes s'agitent pour récupérer au vol toutes ces merveilles; des sourires éclairent enfin la face des détenus. Les caméras bourdonnent; les éclairs des flashes brillent. On vient de filmer la joie des captifs, pour leurs libérateurs.

Beaucoup de détenus meurent de faim, d'épuisement, de dysenterie et nous sommes libérés. Je suis écoeuré. Je ne peux en dire plus.

La soupe s'améliore; elle est plus épaisse, il y a un peu de lait dedans.

Les jours passent. Je viens de visiter une baraque. Il y a des morts empilés jusque sous le toit; les rats grimpent sur les macchabées. Cela ne sent pas mauvais; ils sont nus et secs comme des sarments de vigne; beaucoup n'ont plus d'yeux; est-ce que ce sont les rats ?

NACHT UND NEBEL " Nuit et brouillard" ; personne ne connaîtra jamais leur identité ni leur triste fin.

Dans ce camp, il y a environ 1.500 femmes et un millier d'enfants. Nous sommes mobilisés à tour de rôle pour faire régner la discipline; ce n'est pas facile car les Français ne sont pas nombreux.

En continuant ma visite vers les baraques, je tombe en arrêt devant une porte; chose bizarre, une cordelette venant du haut de l'huis est attachée à la poignée; je pousse un peu pour provoquer l'ouverture, et devant moi il y a un lavoir; des hommes discutent dans le fond. Derrière la porte il y a un pendu; à côté contre le mur un sac tyrolien. J'ouvre et vide le contenu par terre. Peu de choses; un carnet avec beaucoup d'adresses et de numéros de téléphone; cela ne m'intéresse pas mais, par contre, le sac je vais en avoir besoin. Ici, la vie, la mort, cela ne compte pas plus qu'un caillou dans la cour, et puis les règlements de comptes sont nombreux.

Pour nous divertir un peu, les Américains nous livrent les S.S du camp, faits prisonniers.

Ils sont gifflés, battus, mais toujours ils crient "Heil Hitler". Les femmes sont les plus acharnées. Nos libérateurs interviennent, retirent les prisonniers des mains vengeresses.

Ils seront fusillés.

Notre petit kapo juif allemand HEIDMANN m'aperçoit dans la cour; me fait signe. Viens vite, il y a le général Leclerc qui demande de rassembler les Français. Le rassemblement est vite fait, car nous sommes une poignée.

Nous voici alignés; le général est vêtu d'une tenue kaki; à la main, sa canne légendaire.

Il écoute nos doléances, car nous sommes décidés à prendre les miradores d'assaut et enfin de nous libérer, car ici nous crevons de faim et de maladie.

Il nous écoute et ne mâche pas ses mots : Si vous faites cela vous allez être tous exterminés. Je vous promets que dans deux jours des camions seront ici avec des rations K. Par la suite vous serez rapatriés en France; ne vous attendez pas à être reçus à bras ouverts, car là-bas cela ne va pas tout seul. Puis il nous quitte, après une dernière poignée de main.

Leclerc a tenu parole; deux jours après, les vivres étaient là.

Les Américains nous passent à la désinfection. Une machine à air comprimé nous déverse de la poudre contre les poux sur la tête, dans nos pantalons; cela nous fait beaucoup éternuer.

Avant de quitter ALLACH, un policier en civil nous interroge un par un, pour s'enquérir de nos blessures et des traitements que nous avons subis.

Enfin le départ ! Les camions sont arrivés; c'est l'évacuation vers l'île de Constance; l'espoir renaît; cela va vite, car il n'y a pas de bagage.

A l'arrivée, en colonne pour la deuxième désinfection; des nuages de D.D.T. voltigent dans l'air.

Etant en fin de colonne, je suis assis sur un mur en attendant mon tour. Un léger coup de sifflet me fait tourner la tête; une main me fait signe. Je rejoins trois savoyards dont l'ami ROUET d'Alberville. Viens voir, on a trouvé un tonneau de cidre; évidemment c'est une aubaine; nous buvons dans un casque allemand mais hélas, vu notre état de déficience, le cidre a vite raison de nous; lorsque nous sortons, la place est vide et rien à manger.

Je ne regrette pas; nous avons inauguré notre premier jour de Libération.

Le lendemain je n'arrive pas à croire que je suis libre, la guerre finie; plus de bruit d'armes, le cauchemard terminé. Dans la maison où nous sommes, nous avons trouvé des vêtements propres, des souliers, des rasoirs. Toutes ces choses oubliées depuis vingt mois.

Constance, c'était le paradis des officiers S.S. Maintenant c'est le nôtre; juste retour des choses !

Nouvel interrogatoire par des policiers en civil qui nous contrôlent un à un et prennent des notes.

Puis départ par cars vers la France; les chauffeurs ont accroché des guirlandes à leurs véhicules.

Nous traversons la Suisse; nous sommes stupéfaits de trouver un pays aussi calme, alors qu'à quelques kilomètres c'était l'horreur !

Puis la France. Notre car continue son train-train, mais notre accompagnatrice, quelle emmerdeuse ! certains parlent de la balancer par la portière du car; si cela était arrivé, je n'aurais pas été surpris du tout; nous sommes tous déficients; les nerfs à fleur de peau, et je me rends compte que personne ne nous comprend.

Puis étape à BOURG-en-BRESSE et LYON. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je n'ai pas d'argent et je ne veux pas être à la charge de mes parents. Il faut que je trouve du travail.

LYON : je débarque en gare; j'ai un bulletin de rapatriement pour PIERRE de BRESSE (S-&-L.). Mes copains se sont dispersés; je suis seul Cahin-caha, le car arrive dans mon pays; ma mère m'attend sur la place Elle pleure; c'est moi qui la réconforte; mon père est resté à la maison; il a préféré m'attendre là. Avec ma mère nous arrivons bras dessus, bras dessous; embrassades. Les assiettes sont sur la table, je retrouve ma place. Mon père a beaucoup maigri avec les privations et nous sommes très pauvres.

Demain je vais me mettre en chasse pour du travail.

Hélas, je ne pèse que 36 kilos; je suis hospitalisé à MACON; j'ai deux ulcères à l'estomac.